

Rapport présenté au nom de la commission des prix

Citer ce document / Cite this document :

Rapport présenté au nom de la commission des prix. In: Revue des Études Grecques, tome 133, fascicule 2, Juillet-décembre 2020. pp. 31-43;

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2020_num_133_2_8650;

Fichier pdf généré le 11/03/2024

RAPPORT PRÉSENTÉ AU NOM DE LA COMMISSION DES PRIX

PAR

DIANE CUNY, SECRÉTAIRE GÉNÉRALE

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, CHÈRES ET CHERS COLLÈGUES,

En ces temps de pandémie, on trouve, dans le corpus d'Hermès Trismégiste à la fois le rappel que la mort fait partie de notre condition de mortel et l'affirmation selon laquelle l'homme peut se dépasser et devenir un dieu :

« Tu n'as pas le pouvoir de devenir immortel : aussi bien, l'immortel n'(a) pas (celui de) mourir. Tu as le pouvoir même de devenir un dieu, si tu le veux, car (cela) est possible. Veuille-le donc, conçois-le (par l'intellect), crois et aime, et voici que tu l'es devenu. » (p. 258-259) : θέλησον γὰρ καὶ νόησον καὶ πίστευσον καὶ ἀγάπησον, καὶ γέγονας.

Les membres du Comité, dans cette année difficile que nous traversons, ont réussi à se réunir en septembre pour honorer sinon des hommes devenus dieux, du moins des ouvrages dont les mérites leur ont paru exceptionnels. Le palmarès est le suivant :

– Prix de l'Association (dédoublé) : Patrice Hamon, *Corpus des inscriptions de Thasos, III : documents publics du quatrième siècle et de l'époque hellénistique*, Études thasiennes XXVI, EFA, Athènes – Paris, 2019 ; et Jean-Pierre Mahé éd., *Hermès Trismégiste, Paralipomènes, tome V : Codex VI de Nag Hammadi-Codex Clarkianus II Oxoniensis- Définitions hermétiques-Divers*, Grec, copte, arménien, Belles Lettres, n°546, 2019.

– Prix Zographos (dédoublé) : Luigi Alberto Sanchi, *Les lettres grecques - Anthologie de la littérature grecque d'Homère à Justinien*, Belles Lettres, 2020 et Nicolas Siron, *Témoigner et convaincre. Le dispositif de vérité dans les discours judiciaires de l'Athènes classique*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2019.

– Prix Reinach : Marilena Vlad, *Damascius et l'ineffable. Récit de l'impossible discours*, Vrin-Histoire des doctrines de l'antiquité classique, 2019.

– Prix Zappas : Marie Saint Martin *L'Urne et le Rossignol. Représentations d'Électre, antiques et modernes*, Paris, Classiques Garnier, Collection « Perspectives comparatistes » 77, 2019.

– Prix Delepierre : Shpresa Gjongecaj, *Trésors de monnaies antiques trouvées en Albanie*, Recherches Archéologiques Franco-Albanaïses 2, EFA, 2020.

– Prix Desrousseaux : *Eusèbe de Césarée. Chronique, I*, texte introduit par Aude Cohen-Skalli, traduit de l'arménien par Agnès Ouzounian, et commenté par Sergio Brillante, Sydney Hervé Aufrère, Sébastien Morlet et Agnès Ouzounian, sous la direction d'Aude Cohen-Skalli, Paris, Les Belles Lettres, la roue à livres, 2020.

– Prix Raymond Weil : Cyrille d’Alexandrie, *Commentaire sur Jean*, livre I, texte grec, introduction, traduction, notes et index par Bernard Meunier, Paris, Sources chrétiennes 600, Les Éditions du Cerf, 2018.

Le prix de l’Association récompense l’impressionnant volume de Patrice Hamon, *Corpus des inscriptions de Thasos, III : documents publics du quatrième siècle et de l’époque hellénistique*. Cette ouvrage de 532 pages s’inscrit dans le cadre d’un projet global de réédition en six fascicules de l’ensemble des inscriptions découvertes à Thasos. Ce travail était particulièrement utile, car les fouilles menées dans l’île depuis plus de 150 années ont mis au jour près de mille cinq cents inscriptions antiques. Le premier recueil comprenant des inscriptions de Thasos, celui consacré aux îles de la mer de Thrace (IG XII 8) dans les *Inscriptiones Graecae* publié en 1909 par C. Fredrich, ne comprenait que 377 inscriptions. Les fouilles archéologiques françaises, menées à partir de 1911 sous la conduite de Charles Picard, permirent d’ajouter un *Supplément* (IG XII Suppl.) de 169 inscriptions en 1939. Les fouilles conduites par R. Martin de 1939 à 1955, essentiellement dans le secteur de l’agora, aboutirent à la remarquable publication de J. Pouilloux, *Recherches sur l’histoire et les cultes de Thasos* I (1954) et II (1958, avec Chr. Dunant) qui fit connaître 414 inscriptions nouvelles. Le nouveau *Corpus des inscriptions de Thasos* sera ordonné à la fois chronologiquement et thématiquement, sur le modèle du *Corpus des inscriptions de Delphes*. Le fascicule I portera sur les listes monumentales de magistrats (archontes et théores). Le fascicule II comprendra les documents d’époque archaïque et du v^e s.

Le fascicule III réalisé par Patrice Hamon rassemble les inscriptions à caractère public datées entre *ca* 400 et 30 av. J.-C. Le volume, dédié à la mémoire de Philippe Gauthier, est issu d’un mémoire d’habilitation à diriger des recherches, soutenu en 2012 à l’École pratiques des hautes études. Comme toutes les publications issues d’une fouille archéologique, l’ouvrage est le résultat des travaux de plusieurs générations et le fruit d’une grande abnégation de la part de son auteur. Il comporte 127 textes réédités – les uns anciennement connus, d’autres plus récemment publiés, par exemple par Y. Grandjean et Fr. Salviat, mais aussi par P. Hamon lui-même, le cas échéant en collaboration. Il y a aussi une demi-douzaine de documents nouveaux (n^{os} 45, 116, 119, 120, 124) ainsi que des reconstitutions et réinterprétations de documents (n^{os} 44, 103 et 127).

Ce *corpus* comprend successivement les règlements, les décrets honorifiques, les contrats de location de domaines, l’abondante et originale série des dédicaces de collèges de magistrats et de soldats, les décrets d’associations, et le riche ensemble des décrets de cités étrangères honorant des Thasiens. Pour tous ces documents, l’établissement du texte et de l’apparat critique et les progrès que P. Hamon a réalisés témoignent d’un travail méticuleux. L’ensemble apparaît comme un modèle pour la méthode de l’édition proprement dite, mais aussi pour le commentaire nuancé et complet.

Le volume, magnifiquement composé, offre des diptyques de pages en vis-à-vis, qui présentent simultanément la photographie de l’inscription, le texte, l’apparat critique et la traduction, ce qui permet au lecteur d’éprouver lui-même les fondements de l’établissement et du commentaire des textes. Le volume comprend, en outre, trois précieux instruments : un exposé des principes de la chronologie thasienne (anticipation du premier volume du *Corpus*, préparé par P. Hamon en collaboration, qui donnera les listes d’archontes et de théores), une présentation des « linéaments » de la paléographie thasienne et un catalogue raisonné des quelque mille individus mentionnés dans ces documents, préparant une prosopographie générale des Thasiens. Cet ensemble absolument remarquable permet au lecteur de mieux découvrir l’histoire institutionnelle et sociale de cette cité de Thasos, la multiplicité de ses échanges avec le monde grec et l’engagement des familles les plus en vue, souvent d’ascendance ancienne.

Thasos était dans l’Antiquité célèbre pour ses mines d’or. La Renaissance fera d’Hermès Trismégiste le patron des alchimistes et le maître de la transmutation. L’édition de Jean-Pierre Mahé *Hermès Trismégiste, Paralipomènes* a également reçu le prix de l’Association. La commission des prix a reconnu dans cet ouvrage une somme d’érudition, fruit d’un demi-siècle de travail et d’une parfaite connaissance du copte et de l’arménien, les langues dans lesquelles ces *Paralipomènes* sont conservées le mieux ou exclusivement. La place de

l'ouvrage dans la collection Collection des universités de France est justifiée par le caractère indubitablement grec des textes originaux du *Corpus hermeticum*.

Une introduction de 280 pages, « Hermès Trismégiste et la voie d'immortalité », donne une nouvelle synthèse sur le phénomène étonnant du *Corpus hermeticum*, attribué à un auteur paradoxal, Hermès Trismégiste, que Jean-Pierre Mahé décrit ainsi : « son existence historique est insoutenable, son œuvre, apocryphe, les auteurs qui se cachent sous son masque, tout à fait inconnus ». C'est donc une pluralité de textes étalés sur une longue période (d'Alexandre au III^e s. ap. JC), mais tous d'origine égyptienne et partageant une théologie commune. L'édition proprement dite de 423 pages contient tous les textes qui n'avaient pu trouver place dans le monumental *corpus* de Nock et Festugière terminé en 1953 (d'où le titre de *Paralipomènes*). Elle regroupe des *testimonia* antiques sur le *Corpus hermeticum*, l'*Ogdoade* et l'*Ennéade* d'après un papyrus copte de Nag Hammadi, la *Prière d'action de grâces*, le *Discours parfait*, les *Définitions*, des fragments tirés d'un manuscrit grec d'Oxford, des fragments tirés de papyrus de Vienne, Berlin et Tchacos, des extraits conservés par des auteurs grecs et latins et des propositions de corrections sur le corpus Nock-Festugière.

À la suite de Festugière, le courant hermétique a longtemps été perçu comme la confrontation de la religion égyptienne traditionnelle avec les nouvelles doctrines philosophiques grecques et avec le monothéisme juïque dans un syncrétisme plutôt livresque. Le livre de Jean-Pierre Mahé restitue à l'hermétisme sa vraie nature et nous invite à prendre au sérieux la cohérence d'une doctrine spirituelle et religieuse. Comme les hiéroglyphes, le savoir hermétique est réservé aux initiés : ses disciples pratiquent les rites de la religion traditionnelle tout en leur prêtant un nouveau sens occulte. C'est une cosmologie qui se retrouve dans l'astrologie, la magie et l'alchimie, et plus généralement dans l'idée d'une sympathie universelle entre les différents éléments du monde – le plus marquant étant le cas de l'homme, microcosme et image réduite du macrocosme (c'est ce qui fascina la Renaissance à travers la traduction par Marsile Ficin du *Corpus hermeticum* au XV^e s.). Le *Corpus hermeticum* prétend expliquer la création et la structure du monde entier, la nature et le devenir de l'homme, et dévoiler les secrets de l'univers.

Les textes de Nag Hammadi dont les accents rappellent la Septante manifestent une hostilité envers la réalité matérielle qui doit être comprise dans une perspective pédagogique : l'initié doit se détacher du monde sensible et du corps pour accéder à un sens supérieur. En ce sens, l'hermétisme n'est pas une philosophie, mais une spiritualité, une démarche de nature religieuse et non conceptuelle. L'âme de l'initié doit remonter vers le mystère divin originel, « la voie d'immortalité ». Hermès Thot en a gravé tous les secrets sur des stèles pour préserver pour toujours cette possibilité. Le croyant s'élève donc des cultes traditionnels jusqu'au dieu suprême, de la vertu envers les autres hommes jusqu'à la découverte de l'amour divin, des êtres les plus modestes jusqu'« à la saisie du Bien réel et de la réelle Vérité ».

Au passage, Jean-Pierre Mahé révèle des convergences évidentes avec les préoccupations intellectuelles de l'hellénisme. Il reconnaît sa dette (p. CCLXXX) aux livres d'Ilse-Straud et Pierre Hadot sur les exercices philosophiques dans l'Antiquité, qui justement nous ont appris à voir dans cette philosophie une pratique vécue autant qu'une spéculation conceptuelle. Il souligne les traces d'une vie liturgique communautaire : la formation des initiés, la transmission du savoir ne peut se faire sans des communautés, des réunions effectives de fidèles, et en dernière instance des formes de liturgie ; celle-ci se devine à travers des formules rituelles immuables, les nombreuses prières, l'hymne du Trishagion, l'allusion à un repas purifié commun, le baiser de paix, et un rituel de régénération. Jean-Pierre Mahé démontre aussi le rôle fondateur des recueils de sentences dont le livre offre un exemple avec les *Définitions*, conservées en arménien. Ces sentences fonctionnent comme un catéchisme et jouent un rôle essentiel dans la transmission de sa doctrine à travers des exercices scolaires et des rituels communs. L'auteur nous laisse ainsi entrevoir le fonctionnement concret d'une communauté et une expérience collective spirituelle sur six siècles. L'hermétisme est ainsi restitué dans sa vraie nature, une conviction religieuse accompagnée d'une pratique collective, et non une spéculation livresque.

Si l'hermétisme peut être d'un accès quelque peu ésotérique pour le commun des mortels, telle n'est pas la visée de la magnifique anthologie *Les lettres grecques – Anthologie*

de la littérature grecque d'Homère à Justinien, ouvrage monumental coordonné par Luigi Alberto Sanchi avec la collaboration d'Emmanuèle Blanc et d'Odile Mortier-Waldschmidt. La commission a souhaité attribuer à ce beau livre le prix Zographos dans la mesure où il lui paraissait correspondre parfaitement à l'esprit des statuts de notre Association, article 1 : « L'Association encourage la propagation des meilleures méthodes et la publication des livres les plus utiles pour le progrès des études grecques ». Ce volume de 1623 pages, auquel ont participé 72 collaborateurs, offre au lecteur un ensemble de textes en grec ancien soigneusement introduits et annotés, comme le recueil de Morrisset-Thévenot l'avait fait en son temps pour la littérature latine. Mais le Morrisset-Thévenot s'étendait principalement du III^e siècle avant J.-C. au I^{er} siècle de notre ère. L'originalité des *Lettres grecques* consiste d'abord à mettre sous les yeux du lecteur curieux des extraits de la plupart des textes qui nous ont été transmis au cours des treize siècles qui conduisent de l'épopée homérique (VIII^e siècle avant J.C.) à Justinien (VI^e siècle après J.C.) Soulignant les rapports des auteurs et des œuvres entre eux comme avec leur époque en les inscrivant dans l'évolution historique, l'ouvrage retrace une histoire de la transmission du patrimoine littéraire et culturel grec. Le lecteur est conduit de la diversité des dialectes de l'époque archaïque au triomphe du dialecte attique à l'âge classique, bientôt suivi de l'unification de la langue avec la *koinè*, au moment où, à la suite des conquêtes d'Alexandre se développent recherche scientifique et cosmopolitisme. Il assiste ensuite au triomphe de la culture grecque après la conquête romaine, à la naissance du christianisme et à ce que la tradition appelle la « fin du monde antique » malgré le renouveau des formes classiques que l'on constate au IV^e siècle de notre ère avec Libanios et Julien. De larges extraits des auteurs classiques occupent un peu plus de la moitié de l'ouvrage. On y trouve aussi quelques vers des *Chants cypriens*, de la *Batrachomyomachie*, d'Anytè de Tégée ou de Nonnis de Locres. 40% environ de l'ouvrage sont consacrés aux auteurs moins classiques, aux textes de géographes-astronomes comme Ptolémée, de médecins (Hippocrate, Galien, Dioscoride), aux diverses générations de rhéteurs de la Seconde et de la Troisième sophistique avec Procope de Gaza, aux traités scientifiques d'Euclide, d'Archimède et d'Apollonios de Pergè, aux sommes érudites d'Athénée, d'Élien, de Diogène Laërce ou du grammairien Apollonios Dyscole, à la poésie de Paul le Silencieux (avec un bel extrait de la *Description de Sainte Sophie*) ainsi qu'à la littérature juive et chrétienne, allant jusqu'à faire découvrir le *Protévangile de Jacques* ou *Les Actes de Paul et Thècle*. Quatre annexes complètent ce bel ensemble : une présentation succincte de la métrique grecque, un glossaire de rhétorique, une note d'introduction aux divers dialectes et un tableau chronologique.

Comme le souligne Luigi Alberto Sanchi dans son introduction, ce sont bien treize siècles au cours desquels l'extraordinaire patrimoine littéraire et culturel d'expression grecque « n'a cessé de s'enrichir au gré des échanges, des influences, des conflits même » qui sont ici pour la première fois présentés au public. Cet ouvrage sera un outil précieux pour tous ceux qui ont pour tâche d'enseigner ou commenter des œuvres de la littérature grecque et ceux qui souhaiteraient les découvrir. Il sera une base de référence pour les hellénistes, du lycée à l'agrégation.

Quand ces étudiants en viendront à passer l'agrégation de Lettres classiques, ils devront se confronter à l'exercice redoutable du thème grec, qui, pour être réussi, doit imiter, dans la mesure du possible, les orateurs du V^e et du IV^e siècle : Andocide, Antiphon, Lysias, Isée, Isocrate, Hypéride, en se gardant bien, toutefois, de pratiquer l'asyndète comme Démosthène. C'est précisément sur ce corpus qu'a travaillé Nicolas Siron dont le livre *Témoigner et convaincre. Le dispositif de vérité dans les discours judiciaires de l'Athènes classique* a également reçu le prix Zographos. L'ouvrage est issu d'une thèse dirigée par Violaine Sébillotte-Cuchet et présentée à l'INHA Paris 1 Panthéon-Sorbonne en juillet 2017. Dans la perspective ouverte par Charles Guérin (*La voix de la vérité. Témoin et témoignage dans les tribunaux romains du I^{er} siècle avant J.-C.*, Paris, Coll. « Mondes Anciens », Les Belles Lettres, 2015), le livre porte sur les processus et procédures de « vérité judiciaire » dans la logographie judiciaire attique. L'enquête ne relève pas de la classique histoire politique et sociale, elle se focalise plutôt sur la croyance et son impact sur l'action, c'est-à-dire sur la place qu'occupent les témoignages dans l'argumentation des plaideurs, que ceux-ci veuillent les crédibiliser ou les décrédibiliser et orienter le verdict dans un sens ou dans l'autre.

Il s'agit donc d'une recherche authentiquement interdisciplinaire, au sens où elle croise avec exigence l'histoire ancienne du droit, la philosophie, la politique, une approche anthropologique de la confiance interpersonnelle et de la croyance, la linguistique des formules d'authentification et d'effacement du *medium*, et, naturellement, la rhétorique, avec des concepts aussi complexes que celui d'*èthos*.

L'ouvrage se recommande non seulement par l'originalité de l'approche, la compétence, notamment en matière de langue grecque, la vaste culture mais aussi par la clarté et la rigueur de l'exposé. Tout en thématissant le lien entre croyance et lien social, Nicolas Siron ne tombe pas dans les pièges d'un « actualisme » facile et veille, par exemple, à distinguer le statut antique du témoin – judiciaire mais aussi « instrumentaire » – de son statut contemporain. Il souligne aussi la complémentarité explicite dans les tribunaux attiques entre témoignage direct, toujours partisan, et arguments logiques (*tekmèria*, cf. p. 61), usage que l'on n'observe guère dans les tribunaux contemporains.

La restriction volontaire du *corpus* à la pratique des tribunaux de la Grèce classique permet une grande homogénéité dans la méthode et la quantité des données (400 dépositions sur quelque 800 pièces à conviction extraites de 150 discours conservés), une grande fiabilité des résultats et même une esquisse d'historicisation fort intéressante, dans la mesure où la pratique isocratique, par exemple, atteste une sorte d'évolution des procédures et des critères de véridiction.

Le résultat principal est la description d'un « dispositif de vérité », un système cognitif particulier, qu'on ne saurait réduire, comme le font souvent les historiens, à quelques lieux communs en ce qu'il ouvre, plus généralement, sur les modalités de la confiance interpersonnelle. Ce système cognitif agence des éléments de nature juridique, rationnelle (argumentative), mais aussi rituelle (religieuse), sociale et affective, que Nicolas Siron analyse avec beaucoup de subtilité.

Le corps du livre est bâti en trois parties judicieusement articulées. La première « Les témoignages comme moyens de persuasion » étudie d'abord la place et le rôle du témoignage dans les plaidoyers judiciaires, place essentielle et rôle indispensable, affirmation étayée par une enquête quantitative qui montre la prééminence nette de ce mode de preuve sur tous les autres, surtout si le témoignage, lu par le greffier, est soutenu par la présence réelle du témoin. Cette authentification porte aussi sur les cachets et autres sceaux portés sur les documents figés dans l'urne qui contient tous les documents relatifs au procès. Dans la seconde partie, Nicolas Siron étudie les « fondements de la persuasion », c'est-à-dire les procédures visant à accréditer les témoins. La crédibilité du témoin – dans cette situation paradoxale qui veut que sa présence au moment des faits fonde son statut de premier médiateur entre les faits et le tribunal – tient beaucoup à son engagement et au risque qu'il prend, risque dans la mesure où il s'engage par serment dans une sorte d'ordalie, comme l'indique ce titre de chapitre « Le sacrement du témoignage », inspiré de la formule « le sacrement du langage » de Giorgio Agamben. Le faux témoin risque aussi des amendes et la perte d'une part de ses droits civiques. La troisième partie s'attache à ceux « qui jouent un rôle prépondérant dans l'accréditation du discours » (p. 14), à savoir les destinataires, les jurés, ainsi qu'à l'auto-représentation éthique des locuteurs. Mais la verbalisation même du témoignage joue aussi un grand rôle dans le dispositif. L'analyse des procédés d'évidenciation (*enargeia*), c'est-à-dire de mise en présence des faits par le moyen du langage, ou si l'on préfère d'effacement de la médiation par des procédés littéraires est particulièrement intéressante. La conclusion s'attache à l'idéologie de la transparence qui caractérise à la fois ce *corpus* des orateurs et celui des historiens, parallèle très riche lui aussi pour qui cherche, comme le disait Nicole Loraux, à maîtriser l'anachronisme. Notre Association a été heureuse de conférer un prix à cette brillante étude, qui confirme l'importance du fait rhétorique dans les sociétés anciennes, la fécondité d'une approche large et diversifiée de ce phénomène et la circonspection qui doit marquer toute tentative de comparaison entre cette réalité ancienne et la nôtre.

Si les plaignants, dans les tribunaux athéniens, ont pour principal objectif de persuader leurs auditeurs de la véracité de leurs dires, le livre de Marilena Vlad, *Damascius et l'ineffable. Récit de l'impossible discours* est tout entier centré sur l'ineffable et l'impossibilité de dire le principe premier. Cet ouvrage obtient le prix Reinach. Docteur en philosophie de

l'université de Bucarest, docteur en sciences religieuses de l'EPHE et chercheuse à l'Institut de philosophie Alexandru L. Dragomir de Bucarest (Roumanie), Marilena Vlad présente une version remaniée et condensée de sa thèse de doctorat dirigée par M. Philippe Hoffmann et soutenue en 2011 à l'École Pratique des Hautes Études.

Cette recherche part d'une interrogation sur la pensée, qui toujours veut connaître ce qu'elle ne connaît pas. Penser l'inconnaissable, le non-pensable, parvenir au point où elle éprouve son insuffisance intrinsèque et sa propre limite, le point où elle s'éprouve en se niant, constitue pour la pensée l'un de ses enjeux originels et principaux. Damascius, philosophe néoplatonicien (env. 470-544 ap. J.-C.) et dernier diadoque à la tête de l'Académie à Athènes, juste avant sa fermeture par Justinien en 529, a affronté cette aporie ultime et indépassable de la pensée dans la première partie du traité *Des premiers principes* (*De principiis*) que Marilena Vlad analyse en détails et avec profondeur.

En démontrant non seulement qu'existe nécessairement un principe véritablement « absolu » et « ineffable », au-delà de « l'un » de la tradition platonicienne et néoplatonicienne antérieure, mais aussi, à rebours de cette même tradition, qu'il est possible de construire à son sujet un « impossible discours », un « anti-discours qui se constitue par le constat de l'impossibilité de tout discours » (p. 8), Damascius se révèle, en effet, par la radicalité de sa critique de la tradition et de sa démonstration, le premier à affronter les limites de la pensée spéculative, limites que le philosophe peut et doit chercher à dépasser. Mettant en évidence la paradoxale fécondité du travail aporétique de la pensée, il interprète ainsi l'aporie comme le signe même de la nécessité d'un principe ineffable – sans que pour autant sa position puisse être assimilée à un scepticisme ou un nihilisme.

L'étude du problème de l'ineffable chez Damascius a fait l'objet de nombreuses exégèses, dont Marilena Vlad retrace l'historique dans une présentation synthétique particulièrement éclairante (p. 9-10). Mais, selon elle, les commentateurs ont négligé précisément ce fait essentiel : c'est par l'aporie que l'on parvient à l'ineffable. Cette étude se distingue également par l'originalité de sa méthode et de sa composition. Analysant la première partie du traité *Des premiers principes* comme un véritable « récit » de la présence nécessaire de l'ineffable (p. 14), Marilena Vlad se propose d'en « détisser la trame » et donne à sa propre réflexion la forme d'une narration, d'un *muthos* avec exposition de l'intrigue, développement puis dénouement, en un geste non pas mimétique mais véritablement heuristique. Tel est le sens du sous-titre de son étude : « Récit de l'impossible discours ».

L'ouvrage est composé de trois parties sous-divisées chacune en trois chapitres, qui se présentent comme autant d'étapes retraçant l'épreuve singulière à laquelle se trouve confrontée la pensée. La première partie, intitulée « Mise en scène du principe aporétique », est consacrée à la démonstration de l'aporie du principe absolu. Cette aporie est centrale dans la pensée de Damascius. Car affirmer, comme Plotin et plus tard Proclus, que le principe premier, l'un, est « au-delà du tout » implique qu'existe cependant une relation, un lien entre le tout et le principe. Selon Damascius, le principe absolu est nécessairement « incoordonné » (ἀσύντακτον), sans relation d'aucune sorte avec le tout. Dans la deuxième partie, Marilena Vlad tire les conséquences de cette thèse fondamentale de Damascius : puisque toute pensée nécessairement relie, et donc coordonne, l'existence et la présence du principe absolu ne peuvent qu'être « devinées », au sens propre du mot, c'est-à-dire être appréhendées par la divination, et non par la pensée. La notion de divination est très présente chez Platon, puis Plotin, Jamblique et Proclus. Mais Marilena Vlad explique pourquoi Damascius l'entend en un sens à la fois plus technique et plus fort que ses prédécesseurs : là encore, c'est l'aporie – l'impossibilité de saisir le bien ou l'un grâce à une connaissance rationnelle – qui suscite le pressentiment du principe. C'est de l'expérience de l'inconnu et de l'inconnaissable que surgit la divination. Si, pour Plotin et Proclus notamment, au-delà de l'un, il n'y a rien ou plus précisément « même pas un » (οὐδὲ ἓν), la pensée exige pourtant, fût-ce à son propre péril, selon Damascius, d'aller vers ce « rien », « le rien même » (αὐτὸ τὸ οὐδέν). La définition du principe comme « le rien » a pour conséquence la suppression de tout discours à son sujet. La troisième partie de l'étude se concentre donc, logiquement, sur la notion d'« ineffable » (ἀπόρητον). Marilena Vlad retrace l'histoire des différents sens qu'a pu prendre cet adjectif, parfois substantivé, dans la tradition platonicienne, pour mieux en dégager le sens et l'utilisation spécifique chez Damascius. En effet, l'ineffable n'est pas l'indicible (ἄρητον). Il n'est ni ce qui ne peut être révélé, ni ce qui

ne peut être nommé ou exprimé, et ce n'est pas non plus « l'absolument indicible » de Jamblique. L'ineffable, pour Damascius, renvoie non pas à un discours, mais fait signe vers une expérience de la pensée dans laquelle celle-ci se transforme en une conscience sans connaissance. C'est ici que toute la réflexion menée par Marilena Vlad prend pleinement son sens et trouve son « dénouement » : la présence de l'ineffable ne peut se révéler à nous que par l'aporie.

À travers son étude du *De principiis*, Marilena Vlad apporte une contribution majeure pour la réponse à ces deux questions philosophiques essentielles et intimement liées que sont, d'une part, l'aporie de la pensée – aporie insurmontable qu'il faut pourtant surmonter – et, d'autre part, le problème de l'ineffable. Sans aucunement renier l'apport des exégèses antérieures, Marilena Vlad les reprend, les prolonge mais renouvelle également en profondeur l'histoire des interprétations du *De principiis*. Riches, denses, toujours convaincantes et lumineuses, ses analyses nous obligent et nous stimulent. L'Association a choisi d'honorer un ouvrage qui fera date dans l'histoire des études néoplatoniciennes.

Si le principe est impossible à dire pour Damascius, les chants de deuil abondent dans la tragédie grecque et montrent que Musset avait sans doute raison de dire : « les plus désespérés sont les chants les plus beaux ». Électre, dans la pièce éponyme de Sophocle, reprend l'image du rossignol (v. 144-149), oiseau qui symbolise la souffrance que provoque la perte d'un être aimé. Plus loin dans la pièce, la fameuse tirade d'Électre (v. 1126-1170) tenant l'urne censée contenir les restes de son frère Oreste est une déploration poignante qui n'a rien perdu de son pathétique. Ces deux motifs expliquent le titre du magnifique livre de Marie Saint Martin, *L'Urne et le Rossignol. Représentations d'Électre, antiques et modernes*, qui obtient le prix Zappas. Professeur agrégé de Lettres classiques en CPGE, Marie Saint Martin propose un ouvrage issu de sa thèse en littérature comparée co-dirigée par Paul Demont et François Lecercle à Paris IV, soutenue en octobre 2011. Ce beau livre se présente comme une étude du personnage de la sœur à partir de l'examen précis des tragédies grecques et de leur héritage dans le théâtre français du XVI^e siècle au début du XIX^e siècle. L'objet du travail est de reconstruire une partie de l'horizon d'attente des différentes générations de lecteurs d'*Électre*, dans ses actualisations successives (p. 17). Pour cela l'auteur mesure les apports du droit, de la philosophie, de la religion et de la morale, ainsi que de la médecine pour éclairer la figure théâtrale de la sœur. De ce point de vue le mythe d'Électre permet d'observer les inflexions apportées par les auteurs en fonction de l'évolution des représentations mentales mais aussi des évolutions des critères esthétiques et dramaturgiques. En soulignant le hiatus entre l'Antiquité grecque et le XVI^e siècle, l'auteur consacre une étude développée au personnage au XVII^e et XVIII^e siècle jusqu'au romantisme, en prenant en compte la transmission des textes grecs et la question délicate des traductions utilisées par les auteurs ultérieurs. Elle montre en détail comment Eschyle est ainsi jugé trop archaïque, et sa Clytemnestre trop noire ; la suprématie est celle de Sophocle, grâce à André Dacier, avec sa traduction de la *Poétique* (1692), d'*Œdipe Roi* et d'*Électre*. Pierre Brumoy, dans sa traduction dans son *Théâtre des Grecs* (1730), confirme cette suprématie. Si Euripide plaît par sa peinture des passions, il apparaît comme moins conforme aux normes classiques.

La première partie du livre, intitulée « Considérations esthétiques et nécessités dramatiques » (p. 33-200), étudie les difficultés que pose le mythe pour un dramaturge. Un chapitre retrace les différentes adaptations du XVI^e au XIX^e siècles : on suit la manière dont le mythe d'Électre est adapté dans des pièces au XVI^e, puis au XVII^e siècle en relation avec une lecture de la *Poétique* qui valorise la terreur et la pitié en même temps que la vraisemblance, et où la question du régicide est évitée. Au XVIII^e siècle, l'auteur souligne le succès du sujet autour des années 1750-1780 en liaison avec le développement du drame bourgeois, et dans un contexte où l'on s'intéresse au lien entre mère et enfant dans un débat autour de la relation nature/culture, avant que le romantisme ne mette en avant les modèles sénéquien et shakespearien libérés des règles classiques. L'étude se fait ensuite plus dramaturgique en montrant comment le caractère du personnage varie en fonction de ceux qui l'entourent, en lien avec l'idéal familial du XVIII^e siècle, auquel Chrysothémis répond mieux qu'Électre.

La seconde partie est intitulée « Représentations et travail de l'intrigue. Dimensions morale et juridique » (p. 201-426). L'image de la sœur y est étudiée telle qu'elle apparaît dans le discours moral et religieux à partir de l'image qui en est donnée dans les pièces des

trois Tragiques grecs, notamment sous le rapport de la pudeur. Le chapitre intitulé « Le droit du sang » étudie le statut juridique d'Électre et la façon dont elle passe d'un *kurios* à un « tuteur ». Le chapitre suivant montre de manière détaillée comment la question du matricide est contrariée, non seulement par les bienséances, mais par l'importance nouvelle donnée à la mère à partir de la fin du xvii^e siècle, avec un rôle d'Électre en réunificatrice de la famille. L'étude des traductions du grec et de la manière dont elles sont délibérément adaptées et édulcorées est intéressante et précise, l'*Électre* de Sophocle étant la plus traduite. De même, l'étude des traductions pour désigner la mère Clytemnestre (p. 326s.) est riche et significative, à partir de l'expression de Sophocle : « une mère qui n'a rien d'une mère » (μήτηρ ἀμήτωρ, *Électre*, v. 1154). L'auteur souligne ainsi la façon dont les traducteurs s'éloignent de la lettre du texte après le xvi^e siècle : alors que Dacier veut que l'on juge le modèle grec d'après des données grecques, le jésuite Brumoy en 1730 (*Le Théâtre des Grecs*) souligne la manière dont le matricide est rendu possible par le paganisme et conclut à la supériorité des Modernes. Le dernier chapitre s'intéresse aux évolutions de la technique dramatique de la « reconnaissance », si importante dans les tragédies grecques et dans la théorie aristotélicienne : la reconnaissance se trouve peu à peu réévaluée en « voix du sang » permettant la reconnaissance sans recours aux indices du théâtre grec (p. 361s.), et cela non seulement entre Électre et Oreste, mais entre Oreste et sa mère. Le livre est complété par une annexe très précieuse, donnant un résumé des principales pièces représentant la fable d'Électre selon leur source grecque et leur date. Cette étude de la réception de la tradition tragique grecque montre combien les études grecques constituent un terreau fécond pour susciter de beaux travaux de littérature française et comparée.

Alors que la tragédie grecque évoque le poids des morts et la façon dont les êtres ensevelis reviennent hanter les vivants, c'est un enfouissement moins sinistre qui a permis de préserver les *Trésors de monnaies antiques trouvées en Albanie* auxquels Mme Shpresa Gjongecaj consacre un ouvrage qui a obtenu le prix Delpierre. Ce volume de 418 pages, illustré de 24 figures dans le texte et de 131 planches hors texte, est la publication de vingt-huit trésors de monnaies d'argent ou de bronzes trouvés sur le territoire de l'Albanie, qui correspond au sud de l'Illyrie et au nord de l'Épire antiques. Son auteur, Mme Shpresa Gjongecaj, fut pendant près de quarante ans directrice du Cabinet des Médailles de l'Institut archéologique d'Albanie. Elle a noué des liens étroits – scientifiques et amicaux – avec l'École française d'Athènes, qui ont permis cette publication. C'est en quelque sorte le trésor de ses collections qu'elle fait connaître, mais aussi les trésors entrés dans d'autres collections ou dispersés, dressant ainsi un tableau riche et précis de l'utilisation de la monnaie en Illyrie et, par là même, des relations entre les tribus illyriennes et les cités grecques qui y ont été fondées, en particulier ces deux « colonies » de Corinthe et de Corfou, qu'étaient Apollonia et Epidamne-Dyrrachion.

La première partie du livre dresse le catalogue des trésors. Selon la règle des numismates, chacun est désigné par le lieu de trouvaille suivi de l'année de la découverte. Les pièces sont classées par type et, quand c'est possible, par émission. Elles sont décrites avec précision et pourvues de la bibliographie la plus récente. Toutes, à l'exception des doubles, sont illustrées dans les planches. Un commentaire analyse les caractéristiques de chaque trésor et essaie de déterminer la date de son enfouissement.

La deuxième partie du livre propose une histoire de la monnaie en Illyrie du sud depuis ses débuts jusqu'à l'arrêt des frappes locales sous Auguste, le monnayage impérial ayant désormais un quasi-monopole. L'auteur distingue judicieusement trois périodes auxquelles elle ajoute un chapitre consacré aux monnaies de bronze. Le trésor le plus ancien n'entre pas dans cette chronologie, ni dans la géographie des autres trésors. Il a été enfoui vers la fin du v^e siècle, non dans la région côtière, mais dans la montagne, aux confins avec la Macédoine. Les pièces sont quasiment toutes des « tortues » d'Égine. Ce sont les seules pièces de cette cité maritime que l'on ait trouvées au nord de la Thessalie. Elles ne sont pas arrivées par des voies commerciales, mais appartiennent vraisemblablement à un butin capturé sur l'ennemi. Elles ont pu avoir été apportées par les troupes de Brasidas, qui utilisait comme numéraire la monnaie d'Égine et on sait que celui-ci intervint contre les Illyriens par amitié pour le roi de Macédoine.

La monnaie n'est utilisée en Illyrie méridionale qu'à partir de la deuxième moitié du iv^e siècle. Ce qui fait l'originalité de ce monnayage, c'est que, en dehors de quelques émissions

très réduites, le pays n'utilise en fait qu'une seule monnaie qui était frappée simultanément par Dyrrachion et par Apollonia, chaque cité y imprimant son ethnique et le nom du responsable de l'émission. Mais les trésors montrent que les deux monnayages circulaient ensemble dans toute la région, les utilisateurs ne faisant pas de différence entre eux. Cette entente monétaire entre les deux cités remonte aux premières monnaies qu'elles avaient frappées à partir de la fin du v^e siècle, dans le cadre de leurs relations avec Corinthe, dont les types sont repris : Pégase au droit et la tête d'Athéna au revers, seul l'ethnique de chaque cité indiquant l'origine de la pièce. Mais aucune de ces monnaies n'a été trouvée dans les trésors d'Albanie : elles circulent avec les autres « poulains » du système en Adriatique et dans l'ouest grec, la Sicile et l'Italie du Sud. On peut affirmer qu'à cette époque, les Illyriens n'utilisent pas encore la monnaie.

Celle-ci apparaît quand Dyrrachion, à partir des années 330, inaugure un système monétaire nouveau, se rattachant à celui de Corcyre : il a pour types monétaires une vache allaitant son veau et un motif floral au revers. Les pièces les plus lourdes sont des statères d'environ 11 g. Le type est repris par Apollonia et, dans les années 280, des émissions de Dyrrachion ajoutent le nom et le titre d'un roi illyrien, Monounios, qui a dû fournir le métal : c'est vraiment la monnaie de la région. En revanche la monnaie de bronze de chaque cité, qui n'est acceptée que dans celle-ci, a dans chacune ses types particuliers. La frappe des statères est arrêtée vers 270, dans une période de guerres.

Le monnayage reprend un peu plus tard, d'abord à Dyrrachion, puis à Apollonia, la pièce la plus lourde gardant les mêmes types, mais ne pesant plus que le tiers du statère, ce qui n'empêche pas que l'on ait coutume de l'appeler « drachme ». Ce numéraire aura un succès extraordinaire, notamment lors du passage des armées romaines vers l'Est. La première intervention de Rome contre les Illyriens, dans les années 220, est marquée par trois trésors, et la troisième guerre de Macédoine, où les ports d'Apollonia et de Dyrrachion ont joué un rôle si important par huit autres. Ce phénomène s'amplifie à partir des années 125, lorsqu'éclatent les « guerres thraces » qui voient les Thraces et les autres peuples du Bas-Danube lancer des raids de pillage contre la Macédoine, province romaine. Les légions empruntent la Via Egnatia, ce qui entraîne un formidable mouvement des monnaies illyriennes vers l'est, comme le montrent les dizaines de trésors de ces drachmes trouvés en Bulgarie et Roumanie actuelles. Ce monnayage prendra fin en 48 av. J.-C., quand Dyrrachion doit interrompre ses émissions d'argent après l'appui apporté à Pompée lors de la guerre contre César. Dans l'autre camp, Apollonia continue à frapper quelques émissions, mais change de types.

La commission des prix a reconnu tout l'intérêt de ce livre remarquable, qui montre combien l'étude des monnayages éclaire magistralement l'histoire des relations entre Illyriens et Grecs et comment l'enfouissement des trésors, entre le milieu du III^e et le milieu du I^{er} siècle, permet de retracer l'histoire de la région.

C'est à un projet beaucoup plus global de compilation de la chronologie de toute l'histoire des premiers temps datables jusqu'à son époque que se consacre Eusèbe de Césarée dans la *Chronique*. La première traduction française de cette *Chronique* a reçu le prix Desrousseaux, un des prix les plus prestigieux de notre Association. Imposant par son volume (près de 580 pages), le livre est le fruit d'une collaboration entre l'helléniste qui en a conduit l'entreprise, Aude Cohen-Skalli, chargée de recherche au CNRS, et une arménisante, Agnès Ouzounian. Le texte de la *Chronique* a une tradition singulièrement complexe : perdu dans sa version grecque, il survit dans une interprétation arménienne des v^e-vi^e siècles, dont on a ici en traduction la partie narrative, appelée aussi « chronographie », sans les tables chronologiques (ou « Canons ») qu'elle était destinée à préfacier. Indisponible sur le *TLG*, le texte d'Eusèbe, labyrinthique et aride à bien des égards, n'était jusqu'ici consultable que dans des éditions malaisées à manier.

La longue et savante introduction d'Aude Cohen-Skalli (p. 7-73) envisage d'abord Eusèbe dans les multiples activités que sa *Chronique* nous dévoile, celles d'un bibliophile, d'un copiste et d'un critique des textes. Comme Césarée autorisait un accès aux textes grecs de toute époque, Eusèbe pouvait lire Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse ou Flavius Josèphe, et disposait dans bien des cas d'œuvres encore complètes. En considérant le contenu et les renvois internes entre les différentes œuvres citées dans ce corpus monumental,

Aude Cohen-Skalli penche pour la datation de la première édition de la *Chronique* proposée par Richard Burgess, vers 308-311, au plus tard en 313, année qui marque la fin de la première grande persécution. Par sa nature même, le texte était voué à être mis à jour et continué, année après année : il fit au moins l'objet d'une deuxième édition, en 325, lors des *Vicennalia* de Constantin.

Dans un second temps, l'introduction présente les nouveautés de la traduction, laquelle est résolument « critique », revue comme elle l'a été sur le texte des manuscrits ; à cet égard, elle se situe donc à mi-chemin entre une traduction proprement dite et une véritable édition. Sur le plan philologique, l'apport en est triple. Tout d'abord, pour la première fois dans les études consacrées à la *Chronique*, la contribution respective des quatre éditions précédentes, celles de Zohrab-Mai et d'Aucher (1818), de Schöne-Petermann (1875) et de Karst (1911), est éclairée de façon décisive, comme est caractérisée la base manuscrite sur laquelle chacune a été établie. Ensuite, on peut désormais tenir pour acquis qu'à l'exclusion de celle d'Aucher (dont les notes préparatoires ont été retrouvées par A. Cohen-Skalli dans le manuscrit de San Lazzaro degli Armeni 931), les éditions anciennes sont fondées sur un *stemma* erroné : c'est bien le ms. Matenadaran *arm.* 1904 (E), datable des XII^e-XIV^e siècles, qu'il faut tenir pour l'ancêtre de tous les autres témoins conservés et qu'il faut utiliser, en conséquence, comme base de toute édition. Enfin, aux trois manuscrits connus jusqu'ici, il faut désormais ajouter les *Parisini arm.* 203, dont Agnès Ouzounian a identifié le copiste, et *arm.* 204.

D'un point de vue matériel, le repérage dans la traduction est facilité, en marge, par un renvoi systématique à la pagination des deux traductions « classiques », celles de Schöne-Petermann et de Karst. Le lecteur appréciera de trouver également, à la suite du texte de la *Chronique* elle-même, une première traduction, par Agnès Ouzounian, d'un florilège d'extraits de la *Chronique* conservé dans le Matenadaran *arm.* 2679. Datable du X^e siècle, ce témoin est d'ailleurs d'un certain intérêt pour l'établissement du texte des passages correspondants de la *Chronique*, puisqu'il est largement antérieur à E.

On tirera le plus grand profit de l'abondante annotation philologique et historique dont la traduction est suivie (p. 235-441). On la doit au tandem déjà cité et à trois spécialistes des différentes civilisations et cultures étudiées par Eusèbe : Sydney Hervé Aufrère (directeur de recherche émérite au CNRS) pour l'Égypte, Sébastien Morlet (Professeur à Sorbonne Université) pour les Hébreux, et Sergio Brillante (docteur des universités de Reims et de Bari) pour l'Assyrie et la section consacrée à la Grèce et à Rome. Ce dernier a également contribué aux *indices*, lesquels portent sur l'ensemble du volume (p. 501-568) ; on y trouvera les anthroponymes et les toponymes dans leurs formes transcrites de l'arménien, précaution qui a l'avantage de conférer aux *indices* la fonction d'un véritable apparat critique. On soulignera l'intérêt particulier que revêt le commentaire des fragments d'historiens dont la *Chronique* est notre seul témoin. C'est le cas de Manéthon, dont les citations sont mises en lumière par Sydney Aufrère, de certains livres de Diodore, de Castor de Rhodes ou de Porphyre de Tyr. À propos de celui-ci, Sergio Brillante montre que les passages cités par Eusèbe sont empruntés à son *Contre les chrétiens*, non à une *Chronique* sur laquelle on ne serait pas autrement documenté.

Eu égard à l'étendue des secteurs géographiques et à l'empan chronologique pris en compte (des premiers rois babyloniens jusqu'au temps de l'auteur), l'ouvrage dont on rend compte ici est amené à être consulté par tout spécialiste des mondes anciens, qu'il soit assyriologue, hébraïsant, helléniste, ou encore romaniste. D'autre part, toutes les disciplines constitutives des sciences de l'Antiquité y trouveront un outil de travail efficace : la chronologie d'Eusèbe intéresse, en effet, tout le champ de l'histoire, de la succession des empires et des règnes aux faits militaires, politiques et institutionnels ; nourrie des travaux d'Apollodore et d'autres chronographes d'époque hellénistique et du début du Principat, elle concerne aussi, de manière directe ou indirecte, l'histoire intellectuelle, littéraire et artistique du monde grec. Pour l'aborder, le lecteur dispose désormais d'un instrument novateur dans ses objectifs et inventif dans sa conception même. On peut augurer que la traduction qu'il nous apporte est appelée à faire référence.

L'activité d'historien d'Eusèbe, évêque de Césarée, est indissociable de son travail d'exégèse chrétien. Élève de Pamphile, il apprit à lire les textes sacrés selon les méthodes de

l'érudition hellénistique adaptées et transmises par Origène qui séjourna à Césarée vers 230. C'est sur un autre grand érudit alexandrin, Cyrille, qu'a travaillé Bernard Meunier qui édite le *Commentaire sur Jean*, livre I dans un bel ouvrage qui a reçu le prix Raymond Weil.

Cyrille, évêque d'Alexandrie, nous a légué dans la première moitié du v^e siècle l'un des plus gros et des plus riches commentaires sur l'*Évangile de Jean* que l'Antiquité chrétienne ait produits. Il commente, verset par verset, l'intégralité du quatrième évangile, en douze livres, deux d'entre eux n'étant transmis que de manière indirecte sous forme fragmentaire. L'ensemble couvre presque deux volumes de la *Patrologie grecque* de Migne, 1600 pages dans l'édition de Pusey. Le livre de Bernard Meunier contient une introduction générale au *Commentaire sur Jean*, ainsi que l'édition et la traduction annotée du premier livre. Il a été choisi pour constituer le numéro 600 de la collection *Sources Chrétiennes*, en raison de l'importance majeure de cette œuvre dans le corpus patristique et de la qualité de l'ouvrage réalisé par Bernard Meunier, déjà connu comme un éminent spécialiste de Cyrille d'Alexandrie, en particulier pour sa thèse publiée sur la christologie de cet auteur.

Le *Commentaire sur Jean* est un commentaire écrit, savant, dans la tradition de celui d'Origène, et non une suite d'homélies comme chez Jean Chrysostome. L'ouvrage s'adresse à plusieurs reprises à ceux qui ont « l'autorité d'enseigner » pour leur donner des leçons de méthode et leur conseiller de s'adapter au niveau de leur auditoire. En quelques occasions, on rencontre des traits d'oralité, mais il s'agit plutôt d'un ouvrage érudit dont les destinataires principaux sont les membres du clergé ayant la charge de former les catéchumènes. Le livre I est particulièrement technique puisqu'il fait appel à une suite de syllogismes destinés à réfuter les erreurs théologiques. De fait, ce commentaire ne relève pas seulement du genre exégétique, mais accorde une place remarquable aux questions doctrinales et polémique contre plusieurs hérésies, comme en témoignent les titres de chapitre qui sont bien de Cyrille et retiennent les éléments théologiques plus que narratifs des textes de saint Jean. Comme l'Alexandrin le dit lui-même dans sa préface, il donne à son propos une orientation principalement doctrinale. L'un de ses objectifs principaux est de défendre la divinité du Verbe et sa consubstantialité avec le Père.

Dans le livre I, qui commente les versets 1 à 28 du chapitre 1, soit un peu plus que ce que les modernes ont l'habitude d'appeler le « Prologue de Jean », Cyrille réfute diverses erreurs : adoptianistes, monarchianistes, ariennes, eunomiennes, polythéistes, origénistes sur la préexistence des âmes, pneumatomaques, apolinaristes, anthropomorphites. Cyrille justifie cette herméneutique en affirmant qu'il ne fait là que reprendre l'approche hérésiologique de l'évangéliste lui-même qui avait par avance anticipé et réfuté ces futures hérésies. Du point de vue de l'histoire des textes, le livre I présente l'intérêt de citer plusieurs extraits d'Eunome inconnus par ailleurs. Pour mener ce combat, Cyrille utilise massivement le procédé du syllogisme, déjà mis en œuvre dans une de ses œuvres dogmatiques antérieures, le *Thesaurus*. Bernard Meunier consacre plusieurs pages de son introduction à présenter cette méthode, ses antécédents, sa mise en œuvre cyrillienne et sa postérité. Sont également étudiés son vocabulaire trinitaire et christologique et la conception cyrillienne du judaïsme.

Cet ouvrage de 634 pages comprend une introduction sur l'œuvre et sur l'histoire du texte, une bibliographie, l'édition et la traduction annotée, une douzaine de notes complémentaires et un index scripturaire comprenant 600 références. L'introduction présente le *Commentaire sur Jean* dans son ensemble, le date des années 425-428 c'est-à-dire une période contemporaine des œuvres cyrilliennes marquées par la controverse antiarienne, situe ce commentaire dans la tradition qui l'a précédé et discute les relations de Cyrille à l'Écriture. Il relève en particulier que pas plus Cyrille qu'un autre auteur de l'Antiquité ne concevait l'existence de ce que nous appelons « Prologue de Jean » comme entité close au verset 18.

Jusqu'à ce volume, il fallait se reporter à l'édition de Philip Edward Pusey publiée en 1872. Sans doute en raison de la longueur de l'œuvre, nous n'avons conservé que peu de manuscrits, 5 au total, ainsi que des fragments transmis de manière indirecte dans des chaînes exégétiques, des florilèges dogmatiques ou des anthologies. Mais l'histoire de la transmission du texte, présentée en introduction, montre que ce *Commentaire* a joué un rôle important à certains points névralgiques de l'histoire religieuse, comme les controverses christologiques (v^e-viii^e s) ou les querelles entre Grecs et latins autour du *filioque* entre le ix^e et le xv^e siècle. Par rapport à l'édition de Pusey, Bernard Meunier a souvent choisi de

revenir à la leçon des manuscrits, estimant que la tradition indirecte réécrit parfois ses sources. Le texte grec ne présente qu'une trentaine de différences par rapport à l'édition de Pusey (la liste en est donnée), mais il est établi avec plus de sûreté et donne systématiquement les leçons de tous les manuscrits, alors que Pusey n'avait utilisé l'un d'entre eux que de manière ponctuelle.

La traduction française est tout à fait remarquable. Non seulement il n'en existait encore aucune, mais la langue cyrillienne est d'une redoutable difficulté. Or cette traduction parvient à honorer la précision et la rigueur philologique, tout en en assurant sa lisibilité. Les notes en bas de page et en annexe fournissent une aide précieuse à la lecture de ce texte dense et souvent technique. Elles portent par exemple sur le sens de certains mots comme ἀπαράλλακτος, ὑπερούσιος, λόγος προφορικός ou sur l'histoire exégétique de certains versets bibliques qui présentent des variantes textuelles ou ont suscité des controverses théologiques.

Constituant une précieuse et très importante contribution dans le domaine de l'histoire de l'exégèse et de l'histoire doctrinale de l'Antiquité Tardive, ce volume fera date, en attendant la publication des dix autres volumes qui seront consacrés aux livres suivants du *Commentaire sur Jean* de Cyrille d'Alexandrie.

Tous ces ouvrages témoignent de la richesse des études grecques dans des domaines aussi divers que l'épigraphie, la philologie et l'édition de textes, la rhétorique, la philosophie, la numismatique, l'histoire, la littérature et la patristique. Cette richesse se retrouve dans les nombreux livres offerts à l'Association cette année, qui illustrent la vitalité de nos études.

La commission a honoré dans son palmarès deux éditions de texte. Ce travail de philologie, qui constitue le socle de nos études a donné lieu à plusieurs beaux volumes qui nous ont été envoyés. Citons, tout d'abord, l'édition très attendue de Simone Follet, *Sur les héros* de Philostrate, parue aux Belles Lettres en 2017. Il s'agit d'une œuvre magistrale qui reprend tous les acquis de la thèse inédite de Simone Follet (1968) et replace la place de Philostrate dans « la seconde sophistique ». En ces temps d'épidémie, saluons également les deux éditions de Jacques Jouanna *Hippocrate, Le serment, Les serments chrétiens, La loi, Le testament*, parue aux Belles Lettres en 2019 et *I Giuramenti di Ippocrate* avec le texte français de Jacques Jouanna et la traduction d'Alessia Guardasole, paru à Milan en 2020. Hippocrate passe pour avoir appris aux habitants de la Grèce à se préserver des épidémies. Nous aurions bien besoin de lui aujourd'hui ! De leur côté, Paul Goukowsky et Christophe Feyel proposent une édition commentée intitulée *Le profil d'une ombre. Études sur les Helléniques d'Oxyrhynchos*, parue chez De Boccard en 2019. Le texte grec y est accompagné de sa traduction française et d'une présentation critique, philologique et historique très utile. Enfin, Christophe Cusset nous permet de *Redécouvrir L'Apparition de Ménandre*, un texte établi, traduit et commenté avec la collaboration d'Alessandra Lukinovich.

Nombreux sont les autres domaines des études grecques représentés dans les livres que nous avons reçus. Pierre Chiron et Benoît Sans nous ont adressé *Les Progymnasmata en pratique, de l'antiquité à nos jours*, paru aux éditions Rue d'Ulm en 2020. On y trouve détaillés les douze exercices préparatoires décrits par Aphthonios, suivis par la description d'expériences contemporaines tendant à remettre ces exercices au goût du jour. Sébastien Morlet, Charles Guérin et Sophie Aubert-Baillet nous ont offert un très bel ouvrage paru aux Éditions De Boccard en 2019, *La philosophie des non-philosophes dans l'Empire romain du 1^{er} au 3^e siècle*. Les seize contributions montrent la centralité de la philosophie dans la vie lettrée sous l'empire romain à la période considérée et soulignent combien la philosophie irrigue les textes rhétoriques, historiques, poétiques et dramatiques sous forme de réminiscences, allusions, citations, déformations et réécritures. En histoire, la belle étude de Sophie Kambitsis, *Des pittakia de Théadelphie* parue chez De Gruyter fin 2018, nous permet de mieux connaître ces sociétés agricoles encore mystérieuses du Fayoum. Dans le domaine de l'histoire des idées, David Konstan nous a adressé son ouvrage *In the Orbit of Love. Affection in Ancient Greece and Rome*, paru chez Oxford University Press en 2018. Du côté de la réception, Bernard Pouderon étudie les *Métamorphoses de Simon le Magicien. Des Actes des Apôtres au Faustbuch* dans un ouvrage paru chez Beauchesne en 2019. Jacques Jouanna, André Vauchez, John Scheid et Michel Zink nous ont fait parvenir les magnifiques *Actes du 29^e Colloque de la Villa Kérylos « Des tombeaux et des dieux »*, centré sur les rites funéraires et leurs représentations de l'Antiquité au Moyen Âge. Sébastien

Morlet nous a offert son exceptionnelle étude *Symphonia. La concorde des textes et des doctrines dans la littérature grecque jusqu'à Origène*, paru aux Belles Lettres en 2019. À travers l'étude d'Aristobule, Philon d'Alexandrie, Flavius Josèphe, Justin, Athénagore, Théophile d'Antioche, Irénée de Lyon, Clément d'Alexandrie et Origène, l'auteur s'attache à retracer la genèse du « concordisme », une attitude de pensée qui consiste à établir l'accord des textes, des idées et des traditions ou à postuler cet accord pour produire un savoir ou défendre une thèse.

Dans les études grecques comme dans d'autres domaines, certains savants jouent le rôle de phares et éclairent leurs disciplines sur les âpres rivages de la recherche. Les deux années écoulées ont été propices à ce type d'ouvrages puisque l'Association en a reçu cinq. Myrina Kalaitzi, Paschalis Paschidis, Claudia Antonelli et Anne-Marie Guimier-Sorbets ont codirigé un ouvrage *Histoires du monde des ethnés. Études en l'honneur de Miltiade B. Hatzopoulos*, paru à Athènes en 2018. Le but de ce livre était de rendre hommage à Miltiade B. Hatzopoulos, grand spécialiste de la Macédoine antique, de l'Épire et de l'Illyrie, dont les champs de recherche couvrent à la fois la langue, les institutions et les structures sociales et mentales des anciens Grecs. Vasiliki Zachari, Élise Lehoux et Noémie Hosoi ont codirigé un ouvrage de 306 pages intitulé *La cité des regards. Autour de François Lissarrague*, paru aux Presses universitaires de Rennes en 2019. Dans la lignée de ce grand spécialiste de la céramique grecque antique, les différentes contributions analysent la représentation des rituels, des personnages mythologiques, des animaux et des objets et les jeux de miroir que les représentations iconographiques entretiennent entre elles. Deux élèves de Pierre Chiron, Charles Guérin et Frédérique Woerther ont rassemblé dans un ouvrage intitulé *Rhétorique, philologie, herméneutique* un ensemble de travaux choisis, édités et mis à jour de cet extraordinaire savant, professeur dans l'âme, qu'est notre collègue Pierre Chiron. Anna Heller, Christel Müller et Arnaud Suspène ont codirigé *Philorhōmaios kai philhellèn. Hommage à Jean-Louis Ferrary*, un magnifique volume de 608 pages paru chez Droz et réunissant 32 contributions de collègues, élèves et amis souhaitant témoigner de l'apport de ce grand maître dans l'étude des rapports entre Rome et le monde grec, la législation et les institutions romaines, la place de l'héritage classique dans la tradition humaniste. Cet ouvrage, paru en juin 2019, a pu être offert à Jean-Louis Ferrary avant sa disparition en août dernier. André Binggeli et Vincent Déroche avec la collaboration de Michel Stavrou nous ont, enfin, fait parvenir un imposant ouvrage de *Mélanges Bernard Flusin* comportant 897 pages. Ce volume regroupe 48 articles et rend compte de l'incroyable fécondité d'une œuvre qui a contribué à forger une nouvelle génération d'éditeurs, de commentateurs et d'historiens des textes de la période byzantine. Les contributions en français, en anglais, en italien et en allemand portent sur la littérature hagiographique, ascétique et historiographiques dans l'Antiquité tardive et à Byzance et reflètent à merveille la diversité des centres d'intérêt de ce grand savant.

Pour terminer, je remercie très chaleureusement les rapporteurs qui m'ont fourni la matière de ce discours et les anciens secrétaires généraux de l'Association – Jacques Jouanna, Paul Demont, Valérie Fromentin et Michel Fartzoff – qui m'ont guidée tout au long de l'année. Travailler avec notre président, Denis Knoepfler, a été pour moi un honneur et un grand bonheur. L'Association est un lieu vraiment privilégié, animé par l'amour du grec et de la Grèce, de son histoire, sa littérature, sa culture au sens large. Une équipe de bénévoles travaille avec dévouement dans une entente que je qualifierai de rare. Caroline Magdelaine a un rôle qui va bien au-delà de ses fonctions officielles de trésorière et nous apporte un jugement toujours sûr dans toutes les situations. Alessia Guardasole veille avec une remarquable diligence sur la bibliothèque et le site internet. Véronique Boudon-Millot et Olivier Picard œuvrent inlassablement pour notre revue. Je mesure aussi ma chance d'être secondée par Pierre Pontier qui apporte une aide aussi discrète qu'efficace. Mon discours déjà trop long ne me permet pas de citer toutes les personnes qui contribuent au bon fonctionnement de notre association. Je pense, par exemple, à Didier Marcotte qui nous permet de bénéficier des locaux de la Sorbonne. La nouvelle année universitaire commence sous le signe de la pandémie, des masques, de la mise en place du distanciel et de l'hybride dans nos universités. Puisse le souvenir de la Grèce nous transporter vers des cieux plus radieux et nos études nous permettre de trouver en nous les ressources pour faire face aux défis du moment.